

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 21 (1918-1919)

Artikel: Un appel aux européens par Georg-Fr. Nicolai
Autor: Rolland, Romain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749072>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN APPEL AUX EUROPÉENS PAR GEORG-FR. NICOLAÏ

Dans l'effondrement de l'Allemagne impériale, quelques grands noms de libres esprits allemands surgissent, qui ont depuis quatre ans fermement défendu les droits de la conscience et de la raison contre les abus de la force. Georg Fr. Nicolaï est un des plus illustres. Nous avons, l'an dernier, dans une série d'articles,¹⁾ tâché de faire connaître son admirable livre : *La Biologie de la Guerre*,²⁾ et rappelé dans quelles conditions il fut écrit. Le savant professeur de physiologie à l'Université de Berlin, médecin renommé, qui, au début de la guerre, avait été mis à la tête d'un grand service médical d'armée, fut cassé de son poste, pour avoir exprimé son énergique réprobation des crimes de la politique et du haut commandement allemands, et, de disgrâce en disgrâce, dégradé, ramené au rang de simple soldat, condamné à cinq mois de prison par le conseil de guerre de Danzig, fut enfin contraint à s'enfuir d'Allemagne, pour échapper à des sanctions plus rigoureuses. Il y a quelques mois, les journaux nous ont appris son évasion aventureuse en aéroplane. A présent, il est réfugié en Danemark, et il vient d'y publier le premier numéro d'une revue, dont je voudrais signaler aux lecteurs de *Wissen und Leben* le haut intérêt historique et humain.

* * *

Elle s'intitule : *Das werdende Europa — Blätter für zukunfts-frohe Menschen, — neutral gegenüber den kriegführenden Ländern, leidenschaftlich Partei ergreifend für das Recht gegen die Macht.* („L'Europe en devenir“, ou „L'Europe qui sera“, — „revue pour les hommes joyeux de l'avenir, — neutre à l'égard des pays bel-ligérants, — mais prenant passionnément parti pour le droit contre la force.“³⁾

¹⁾ „Un grand Européen, G.-F. Nicolaï“ (*Demain*, Nos. d'octobre et novembre 1917).

²⁾ *Die Biologie des Krieges, Betrachtungen eines deutschen Naturforschers* (Art. Institut Orell Füssli, Zurich 1917).

³⁾ Copenhague, Steen Hasselbach's Verlag, — 1^{er} No : 1 octobre 1918.

Zukunftsfröh . . . : C'est en effet un des traits qui frappent dès le premier regard, en la figure de Nicolaï, et que j'avais signalé, à la fin de mon étude sur son œuvre.¹⁾ Que d'hommes, à sa place, eussent été déprimés par tout ce qu'il a dû voir, entendre et endurer de la méchanceté humaine, de la lâcheté qui est pire, et de la sottise, qui dépasse l'une et l'autre, — la sottise, reine du monde ! Mais Nicolaï est doué d'une élasticité extraordinaire . . . „*Nicht weinen!*“, comme lui dit sa petite fille de deux ans et demi, quand il va se séparer d'elle et de tout ce qu'il aime . . . „Pas pleurer!“ . . . „*Zukunftsfröh*“ — Il a, pour le soutenir, son admirable vitalité, la force inébranlable de ses convictions, sa „triomphante sécurité“ („*meine triumphierende Sicherheit*“), et une flamme d'apôtre, inattendue dans cette nature d'observateur scientifique, qui se mue, par élans soudains, en un grand voyant idéaliste et prophétique, aux accents religieux. Avec tout l'apport nouveau de la science moderne, il est un phénomène singulier de „revivance“. La vieille Allemagne de Goethe, de Herder et de Kant, nous parle par sa voix. Elle revendique ses droits, comme il l'écrit lui-même, contre celle des Ludendorff et autres usurpateurs, avec leur „politique de Tartares“.

„*Das werdende Europa*“ a, dit Nicolaï, pour objet, „d'éveiller l'amour pour notre nouvelle, notre plus grande patrie, l'Europe... Nous voulons que tous les peuples européens deviennent des membres utiles et heureux de cette nouvelle organisation.“ — Or, l'avenir de l'Europe dépend essentiellement de l'état de l'Allemagne, qui, par sa méconnaissance brutale des principes européens, maintient la vieille politique de l'isolement armé. Le premier but doit donc être la libération de l'Allemagne.

Le premier numéro de la revue comprend un article de présentation par le prof. Kristoffer Nyrop, membre de la royale Académie Danoise, — des pages intéressantes du Dr Alfred H. Fried et du bourgmestre de Stockholm, Carl Lindhagen. Mais le morceau de résistance est un long article de Nicolaï, qui remplit les trois quarts du numéro : „*Warum ich aus Deutschland ging. Offener*

¹⁾ „Il vaut comme stimulant et comme tonique moral. Il éveille et il délivre. Les âmes se grouperont autour de lui, parce qu'en ces ténèbres du monde où elles errent incertaines et glacées, il est un foyer de joie et de chaud optimisme...“ (article cité, novembre 1917).

Brief an denjenigen Unbekannten, der die Macht hat in Deutschland.“ (Pourquoi je suis sorti d'Allemagne, — lettre ouverte à cet inconnu, qui a le pouvoir en Allemagne.) Il mérite que nous l'analysions. Ce sont les Confessions d'une grande conscience, que l'on veut asservir, et qui brise ses chaînes.

Nicolaï commence par expliquer comment il en est venu à cet acte qui lui a tant coûté : l'abandon de sa patrie en danger. Il exprime, en termes touchants, son amour pour le *Mutterland*, (qu'il oppose au *Vaterland*, l'Europe), pour la terre maternelle, et tout ce qu'il lui doit. Il ne s'est arraché à elle que parce que c'était l'unique moyen de travailler à son affranchissement. En Allemagne même, c'est impossible : quatre ans d'épreuves le lui ont prouvé. Le Droit est ligoté ; l'Allemagne n'est plus un *Rechtsstaat* ; l'oppression y est universelle, et, le pire, anonyme ; le sabre irresponsable règne. Le Parlement n'existe plus, la presse n'existe plus ; même le chancelier, et jusqu'à l'Empereur sont soumis à ce mystérieux „Inconnu, *der die Macht hat in Deutschland.*“ Nicolaï a longtemps attendu que d'autres, plus qualifiés que lui, protestassent. Il a attendu en vain. La peur, la corruption, le manque de caractère, étouffent toutes les révoltes. L'esprit de l'Allemagne se tait. — Et lui aussi, peut-être, Nicolaï, se serait tu jusqu'à la fin, dit-il, par ce sentiment de loyalisme chevaleresque, auquel on se croit obligé, en temps de guerre, si „le pouvoir inconnu“ ne l'avait poussé à bout, acculé jusque dans ses derniers retranchements. Après lui avoir tout pris, après l'avoir dépouillé de ses honneurs, de sa situation, de tout l'agrément de la vie, et même du nécessaire, on a voulu lui arracher la seule chose qui lui restât et qu'il ne pouvait pas donner : sa conscience. C'en était trop. Il partit. „J'ai dû laisser l'empire allemand, parce que je crois être un bon Allemand.“

Pour que nous comprenions sa détermination, il nous met sous les yeux le tableau des quatre ans de luttes journalières qu'il lui a fallu livrer en Allemagne, avant d'en arriver là. — Quoi qu'il pensât de la guerre, lorsqu'elle éclata, il se mit à la disposition de l'autorité militaire, mais à titre de médecin civil („*vertraglich verpflichteter Zivilarzt*“). On le nomma médecin en chef, au nouvel hôpital de Tempelhof ; ce poste lui laissait la possibilité de continuer ses cours publics à l'Université de Berlin. Mais, en octobre

1914, il se fit, avec le prof. Fr. W. Foerster, le prof. A. Einstein et le Dr Buek, le promoteur d'une protestation très vive contre le fameux manifeste des 93. La sanction ne se fit pas attendre. Il fut aussitôt déplacé, nommé simple médecin assistant à l'hôpital de contagieux de la petite forteresse de Graudenz. Il prit son parti de cette mesure arbitraire et absurde et il occupa ses loisirs à rédiger son livre sur „*La Biologie de la guerre*“. Survint le torpillage du *Lusitania*. Nicolaï en fut bouleversé; il en éprouva, dit-il, comme une douleur physique. A table, parmi quelques camarades, il déclara que „la violation de la neutralité belge, l'emploi de gaz vénéneux, le torpillage de vaisseaux de commerce, étaient non seulement un forfait moral, mais une stupidité sans nom, qui ruinerait tôt ou tard l'empire allemand.“ L'un des convives, son collègue, le Dr Knoll, n'eut rien de plus pressé que de le dénoncer. De nouveau déplacé, Nicolaï fut envoyé en disgrâce dans un des coins les plus perdus d'Allemagne. Il protesta, au nom du droit. Il en appela à l'Empereur. L'Empereur, lui assura-t-on, écrivit en marge de son dossier : „*Der Mann ist ein Idealist, man soll ihn gewähren lassen!*“ („L'homme est un idéaliste: qu'on le laisse tranquille!“)

On le renvoya à Berlin dans l'hiver de 1915—1916, avec l'avis d'être sage. Sans en tenir compte, il commença sur-le-champ, à l'Université, son cours sur „*la guerre, comme facteur d'évolution dans l'histoire de l'humanité*“. On ferma le cours, à peine ouvert, et on expédia Nicolaï à Danzig. Interdiction formelle de parler et d'écrire sur les sujets politiques. Nicolaï excipe de sa qualité de médecin civil. On prétend l'obliger au serment de fidélité et d'obéissance. Il s'y refuse. On le convoque devant un conseil de guerre, on l'avertit en vain des conséquences de son acte: il ne veut pas céder. On le dégrade, il redevient simple soldat. Pendant deux ans et demi, il reste employé sanitaire, occupé à un ridicule travail de bureau. Il n'en a pas moins terminé son livre, qui s'imprime en Allemagne. Les 200 premières pages étaient tirées, quand l'ouvrage est dénoncé par un fondé de pouvoir d'un grand chantier de construction de sous-marins, qui s'indigne: „Nous gagnons péniblement notre argent dans la guerre, dit-il, et cet homme écrit pour la paix!“ Nicolaï est arrêté, et son manuscrit confisqué. Après un long procès, il est condamné à cinq mois de prison. Défense absolue aux journaux de prononcer son nom. La *Danziger Zeitung*

est suspendue, pour avoir relaté sa condamnation. Au sortir de prison, les vexations reprennent. Le commandant de place d'Eilenburg veut astreindre Nicolaï au service armé. Nicolaï a déclaré qu'il ne se soumettra pas. L'ordre est pour le lendemain. Nicolaï délibère. Il pense à Socrate et à sa soumission aux lois, même mauvaises, de sa patrie. Mais il pense aussi à Luther, qui s'est enfui à la Wartburg, pour achever son œuvre. Et il part, dans la nuit. Il ne quitte pourtant pas encore l'Allemagne. Il veut tenter, avant, un dernier appel à la justice de son pays. Il écrit au ministre, pour lui exposer les violations du droit, et demande sa protection contre l'arbitraire de la soldatesque. En attendant la réponse, il a trouvé un refuge chez des amis à Munich, puis à Grunewald, près Berlin. Aucune réponse ne vient. Il faut donc s'expatrier. On sait comment il réussit à passer la frontière:¹⁾ en aéroplane, „à trois mille mètres au dessus de la terre, parmi quelques nuages blancs de schrapnels“. A l'aube de la nuit de la St-Jean, il voyait luire au loin la mer libératrice. Il arriva à Copenhague. Pour la dernière fois, il s'adressa au gouvernement allemand: il offrit de revenir, si on lui garantissait le respect dû à son droit et si on le réhabilitait. Après huit semaines d'attente, Nicolaï se vit désigné comme déserteur; on perquisitionna dans sa maison de Berlin et dans celles de ses amis; on mit ses biens sous séquestre; enfin, on essaya d'obtenir son extradition, sous l'inculpation de vol d'aéroplane. — Et c'est alors que, reprenant sa liberté de parole, Nicolaï écrit sa „Lettre ouverte“ au despote „inconnu“.

* * *

Ce qui me frappe dans ce récit, c'est d'abord l'invincible ténacité de cet homme, appuyé sur son droit, comme sur une forteresse... „*Ein feste Burg*“, mais c'est aussi l'aide secrète qu'il a trouvée chez un très grand nombre de ses compatriotes.

On s'étonne à présent de l'écroulement subit du colosse germanique. On en cherche cent raisons diverses: l'armée décimée par les épidémies, le peuple travaillé par le bolchevisme... etc. Elles ont leur part. Mais on oublie trop une autre cause: c'est que l'édifice

¹⁾ Nicolaï évite de donner maintenant des détails sur sa fuite. Trop de personnes y ont été mêlées, qui auraient à souffrir; déjà, dit-il, on a mis en prison une des plus innocentes, la fiancée d'un de ses compagnons. — Il nous promet pour plus tard un récit de l'évasion, ainsi que des Mémoires de sa vie de soldat.

entier, si imposant qu'il fût, était miné. Derrière sa façade d'obéissance passive se cachait un immense désenchantement. Rien de plus étonnant, dans le récit de Nicolaï, (malgré toutes les précautions qu'il prend pour ne livrer aucun nom aux vengeances du pouvoir) que la quantité de dévouements ou de complicités tacites qui le soutiennent et l'encouragent. „Savants, travailleurs, soldats, officiers, écrit-il, me priaient de dire ce qu'ils n'osaient pas dire.“ Alors qu'on l'arrête et qu'on saisit son livre, le manuscrit est sauvé et emporté en Suisse, par qui? Par un courrier officiel allemand! — Quand, ayant fui son poste, il veut sortir d'Allemagne et qu'il pense d'abord le faire, tout simplement, à pied, il est arrêté, à cent pas de la frontière, et conduit devant un bon vieux capitaine, qui, en entendant son nom, a un haut-le-corps de surprise, le regarde longuement, puis lui donne le conseil amical de ne pas poursuivre sa route, la nuit: car la frontière est gardée par des patrouilles avec des chiens. Et il le laisse aller. — Ne voyant plus d'autre issue que par les airs, Nicolaï s'adresse .. à qui? à un officier aviateur; il le prie de lui prêter un aéroplane pour passer en Hollande ou en Suisse. L'autre, sans s'étonner, répond que la chose est faisable, et que si Nicolaï veut se rendre plutôt en Danemark, ce qui serait bien plus facile, il se ferait fort d'emmener avec lui toute une escadrille. Par le fait, nous savons qu'à défaut de l'escadrille, deux aéroplanes et plusieurs officiers prirent part à l'évasion aérienne, de Neuruppin à Copenhague. — Bien d'autres traits analogues, qui, pour n'être pas tous de cette force, n'en attestent pas moins le détachement des liens qui retiennent les citoyens à l'État. La publication en Suisse du livre de Nicolaï et la diffusion clandestine en Allemagne d'une centaine d'exemplaires le mirent en relations avec des hommes de tous les partis allemands et lui permirent de mesurer, dit-il, la puissance de haine qui était dans les consciences. Il ajoute: „Je suis convaincu que l'Allemagne et le monde seraient délivrés demain, si aujourd'hui tous les Allemands disaient sans réserve ce qu'ils veulent et souhaitent, au fond du cœur.“

C'est là ce qui fait la force de sa protestation: en réalité, elle n'est pas celle d'un individu, elle est celle de tout un peuple; et Nicolaï n'en est que le héraut.

Aussi, après avoir fini son récit, se tourne-t-il vers ce peuple, qui vient de l'inspirer. Par une transformation soudaine, „l'Inconnu“

à qui s'adresse cette „lettre ouverte“, — *derjenige Unbekannte, der die Macht hat* — n'est plus le pouvoir militaire; la force souveraine lui semble avoir passé déjà dans les mains du véritable maître: le peuple allemand. Et il l'appelle à l'union avec les autres peuples. Sur un ton d'évangéliste illuminé, il le fait se ressouvenir de sa vraie destinée, de sa mission spirituelle, mille fois plus importante que toutes les vaines conquêtes. A tous les peuples d'Europe, il montre le devoir actuel et la tâche pressante: l'unité de l'Europe et l'organisation du monde...

„Et maintenant, mes compagnons, venez!... Je suis libre de tout, dans le monde, libre de tout État (*staatenlos*), „*ein deutscher Weltbürger*“ ... J'ai la paix! („*Ich habe Frieden!*“) ... Venez! Et proclamez ce que déjà vous savez et sentez!... Nous ne voulons pas *faire* la paix, nous voulons simplement reconnaître que *nous l'avons*“ ...

Et réitérant son cri d'octobre 1914, cet *Aufruf an die Europäer*,¹⁾ qu'avec lui ses amis A. Einstein, Wilhelm Foerster, et l'écrivain Otto Buek, opposèrent aux paroles de démence des 93, il reprend cet acte de foi en la conscience de l'Europe, une et fraternelle, et il lance son appel à tous les esprits libres, à ceux que Goethe nommait déjà: „*Ihr, gute Europäer*“ ...

20 Octobre 1918

ROMAIN ROLLAND

1) Cet *Aufruf an die Europäer* est reproduit, dans le premier N° de *Das werdende Europa*, à la suite de l'article que j'analyse; et Nicolaï fait appel à ses lecteurs, pour qu'ils y envoient leur adhésion et leur signature.



Après tout, c'est elle, cette génération (de Charles Péguy), qui a changé l'esprit public en France: non point par les discours et les théories, mais par l'exemple: car l'exemple seul a de la force. D'ailleurs nul exemple sans un homme.

Sans être des athlètes, ni des maîtres à la boxe, nous avons été des hommes. Tous ceux qui en valent la peine, parmi nous, ont été avec force et vérité ce qu'ils sont et veulent être: vrais artistes ou vrais soldats, vrais philosophes et vrais fidèles, vrais héros de morale et vrais damnés, vrais fanatiques ou vrais hommes libres.

Nous avons vécu solitaires, pauvres, impatients de l'opinion et du joug; les uns, en luttant davantage pour la gloire; les autres, dans un mépris absolu du succès: tous avec foi, j'entends pour une cause belle qu'on préfère infiniment à soi.

(André Suarès, *Introduction au tome IV des Œuvres de Péguy*.)

